

NOUVELLE

Debout sur le seuil, tante Euphémie attend. Sa figure chiffonnée et maussade, son bonnet de travers annoncent de loin à Yvette que le vent est à l'orage... Elle s'est bien hâtée pourtant, la mignonne ; elle est rouge, essoufflée et ses chaussures toutes grises témoignent d'une longue course au soleil et dans la poussière.

Elle écoute en silence les reproches aigres de la vieille tante, et après avoir porté dans la cuisine un panier trop lourd, elle se sauve, sans répondre à Luce, aussi grincheuse dans sa cuisine que sa maîtresse l'est au salon.

Avec un grand soupir de soulagement, Yvette entre dans sa petite chambre fraîche, où elle peut oublier sa vie triste et rêver du Prince Charmant qui viendra la délivrer.

Pour l'heure, il n'est pas question du Prince Charmant, hélas, mais de "l'ami de ma tante," personnage énigmatique dont on parle depuis huit jours dans la maison et qu'Yvette se représente vieux, laid et désagréable, n'imaginant pas autrement un favori de tante Euphémie.

Pour le recevoir, on a mis les petits plats dans les grands, et la vieille Luce tournoie entre un grand feu flambant et d'immenses casseroles d'où s'échappent des parfums appétissants.

Ces préparatifs laissent Yvette bien calme, et quand elle a enfilé la jolie robe bleue, repassée le matin, elle ne jette même pas un coup d'œil dans le miroir qui lui renverrait pourtant une bien gracieuse image.

Accoudée à sa fenêtre, elle regarde, songeuse, la route qui s'allonge, se déroule et se perd dans les profondeurs vertes. Elle voudrait s'en aller là-bas... loin, loin ! Une lassitude étreint et une ombre de tristesse se répand sur le doux visage fait pour les sourires.

Quand donc connaîtra-t-elle autre chose que la vie grise et froide qu'on lui fait ici, depuis que ses parents dorment dans le vieux cimetière !

Quand pourra-t-elle aimer autre chose que les grands bois et les fleurs sauvages ?

Quand sentira-t-elle une bonne tendresse l'envelopper toute... Un appel aigu la fait tressaillir. Elle court rejoindre sa tante qui s'agit dans la grande salle, multipliant les ordres contradictoires et affolant la pauvre Luce qui secoue les marmites et manifeste une humeur peu rassurante pour le succès du diner.

Vive, adroite et légère, Yvette dispose sur la nappe éblouissante, la vaisselle bleue si ancienne et l'antique argenterie. Quelques roses dans de la mousse, de délicates campanules entourées d'un feuillage léger ajoutent à l'arrangement une grâce jeune qui reçoit l'approbation de tante Euphémie.

Rassurée et satisfaite, la vieille dame reprend le chemin du salon, à la grande joie de Luce qui réclame pour elle le monopole de la bougonnerie.

Plus tard, Yvette entend le timbre de la porte, et une belle voix grave qui lui donne une grande curiosité de cet inconnu dont l'arrivée l'a laissée si indifférente, qu'elle n'a jamais songé à questionner sur son compte.

Un peu intimidée, elle s'est trouvée en présence d'un homme encore jeune, aux traits réguliers, à la physionomie quelque peu hautaine : le front est large, les yeux pénétrants, le sourire fin, moqueur et doux.

Et c'est là "l'ami de ma tante" !

La stupéfaction perce dans les grands yeux d'Yvette qui devient toute rose, en rencontrant d'autres yeux fixés sur les siens comme s'ils voulaient sonder son âme.

La soirée passe trop vite, Yvette est troublée : elle se demande si elle rêve... Que signifie l'étrange émotion que lui cause le regard de ce Jean que sa tante tutoie et traite comme un fils ?

Le salon, la table ronde, le visage adouci de la vieille dame, la lampe aux reflets roses, les fleurs pâles et

la dentelle des fougères se fondent dans une vapeur indistincte, la laissant seule avec les yeux merveilleux, dans un monde inconnu.

Pauvre petite Yvette ! son rêve fut interrompu le lendemain, quand la vie rude la reprit : la voix âpre de tante Euphémie la ramena à la tâche ingrate de satisfaire la vieille femme qui ne lui ménageait ni les brusqueries, ni les gronderies devant monsieur Jean, dont le bon regard devenait dangereusement compatissant et tirait à lui, sans s'en douter, le cœur de cette petite fille affamée de tendresse.

Les jours passent et les semaines ; Yvette, se nourrissant tour à tour d'amertume et de douceur troublante devient une Yvette agitée, inquiète et heureuse, quoiqu'elle ne sache pas bien pourquoi. Il y a un charme nouveau dans les yeux de velours, dans la couleur changeante du teint délicat, dans les cheveux dorés qui font une auréole autour du front pur, et Jean se laisse prendre à ce charme si doux, et le conquérant est en grand danger d'être conquis à son tour.

Un soir, il annonce tristement son départ pour le lendemain. Tante Euphémie se répand en protestations bruyantes, Yvette ne dit rien, mais elle pense que son cœur cesse de battre tant il devient lourd !

Aussitôt qu'elle peut s'échapper, elle se glisse dans l'allée ombreuse qui mène au verger et de là dans la campagne paisible.

Que fait-elle, la pauvre, dans cette course rapide qui ne cesse que lorsque l'épuisement la force à s'asseoir dans le petit sentier sauvage, si loin, que sûrement elle y sera seule ! Un ruisseau coule à ses pieds remplissant l'air de son incessante musique. Il gronde, murmure et se plaint. Il gronde les pierres raboteuses qui entravent sa course, il murmure de tendres paroles aux fleurs qui se penchent sur ses bords, il avertit les papillons fous et les mouches impatientes, et il plaint les pauvres feuilles fanées qu'entraîne son courant rapide...

Et Yvette dont le cœur se brise n'entend que la plainte triste pendant que des larmes brûlantes coulent douloureusement de ses yeux.

Quel réveil ! Comment n'a-t-elle pas deviné avant l'ensorcellement aux murs et quel elle cédait ? Contre quel mur